Document generated on 06/03/2025 12:09 a.m.

24 images

Le Xe festival du Nouveau Cinéma
d'Asie de Grande-Bretagne et d'ici

Luc Chaput

Number 33, Spring 1987

URI: https://id.erudit.org/iderudit/22123ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Chaput, L. (1987). Review of [Le Xe festival du Nouveau Cinéma : d'Asie de Grande-Bretagne et d'ici]. *24 images*, (33), 19–20.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

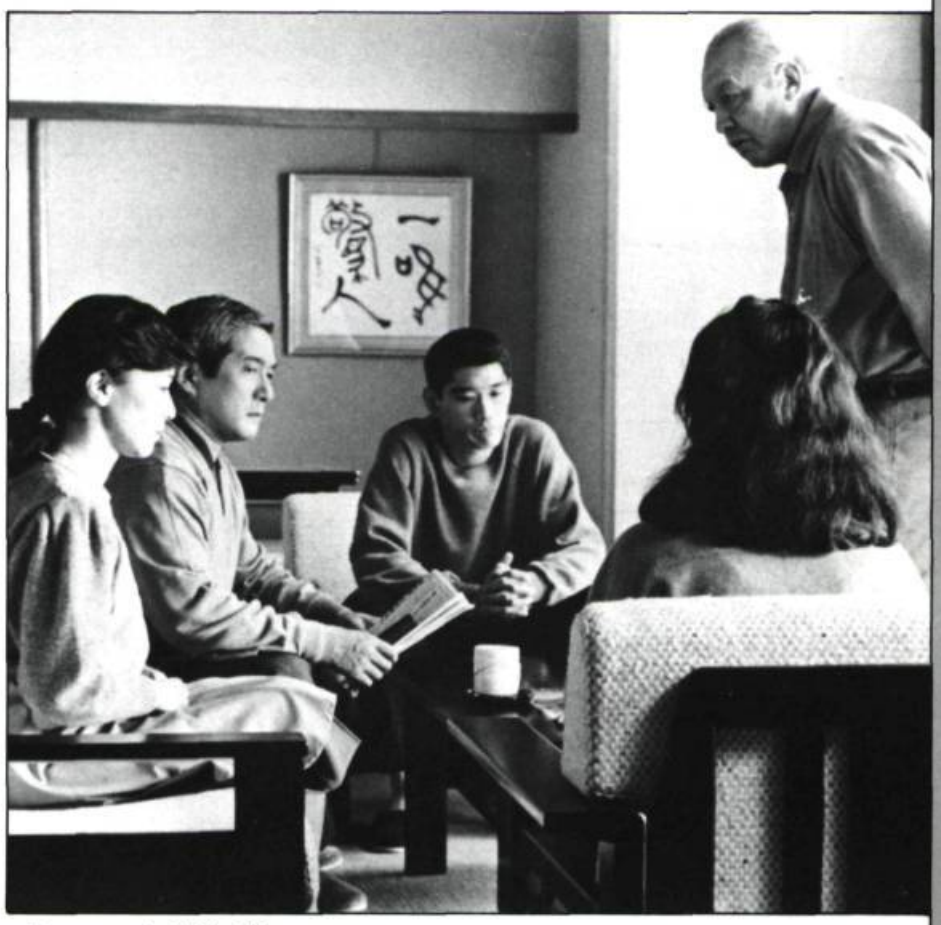
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE Xe FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA: D'ASIE, DE GRANDE-BRETAGNE ET D'ICI

Luc Chaput

Depuis quelques années, le Festival rend hommage à un cinéma national. Cette année, le co-directeur Dimitri Epides avait mis au programme le jeune cinéma. (Il y a 35 ans, le cinéma japonais entrait avec fracas dans l'univers cinéphilique, ***Rashomon*** de Kurosawa remportant le Lion d'Or à Venise. On découvrit alors Mizoguchi, Kinoshita et autres Ozu. Mais depuis quelques années, la relève se fait attendre...)



Promesse, de Y. Yoshida

FAMILLE ET EUTHANASIE

Yoshirige (Kiju) Yoshida s'était fait connaître dans les années 60, surtout par un de ses films ***Eros et massacre***. Depuis 13 ans, il n'avait rien tourné pour le cinéma, se consacrant à la télé et à l'écriture de livres sur le cinéma. Produit par une grande chaîne de magasins (le «Seibu Saison Group», qui nous avait donné ***Himatsuri***, de Mitsuo Yanagimashi, présenté l'an dernier au Festival), ***Promesse*** (*Ninguen no Yakusoku*) marque une évolution dans le style de Yoshida. On est loin des références à Godard et Antonioni de ses premiers films. Yoshida s'est rapproché du style d'Ozu qu'il avait naguère critiqué, peut-être parce que comme lui, il traite ici de la famille et de son évolution dans la société japonaise.

Une maison bourgeoise d'une banlieue de Tokyo: y vivent le grand-père et la grand-mère paternels, le père, la mère et deux adolescents. Le père est cadre dans une entreprise et a une maîtresse. Au début du film, la grand-mère meurt et on soupçonne un de ses parents de l'avoir aidée à mourir. Ce drame traité en flashes-backs, avec une caméra très bien placée qui cadre admirablement les personnages, le plus souvent en plan de groupe, pose la question de l'évolution vers la mort. (Autrefois, les personnes âgées se préparaient à la mort et ***La Ballade de Narayama***, filmée par Kinoshita en 57 et par Imamura en 1983 en est au moins une allégorie évidente. Mais aujourd'hui on ne sait plus quoi faire de ces parents, on les place le plus souvent dans des institutions.) Yoshida reprend ici le symbole important de l'eau, comme miroir, comme lieu de vie et de mort (Yoshida a d'ailleurs réalisé en 1965 un film intitulé ***Histoire écrite par l'eau***). Ce film, par sa thématique universelle et pour sa réalisation, a été un des grands moments du Festival.

Face à l'évolution accélérée du Japon, deux attitudes se signalent. Certains comme Kaizo Hayashi, dans ***Yume Miruyoni Nemuritai*** tentent de retrouver un passé qui s'enfuit. D'autres se jettent dans un avenir incertain: c'est le cas de Naoto Yamakawa dans ***Bille the Kid No Atarashii Yoake*** (*The New Morning of*

Billy the Kid) qui est une représentation quasi caricaturale des divers mythes en action aujourd'hui au Japon. Dans un bar-restaurant appelé *Schlatenhaus* (abattoir), un jeune Japonais, se prenant pour le cowboy Billy the Kid, travaille comme serveur en compagnie, d'un samouraï, d'un G.I., d'un robot et de Marx et Engels. Ils sont là pour protéger ce restaurant des attaques de terroristes qui ressemblent beaucoup aux Blues Brothers. Si la mise en place dans la première demi-heure est intéressante, le film s'effiloche et finit, dans ce milieu clos, par lasser. Le réalisateur semble avoir eu trop d'argent et aurait pu se contenter d'un moyen métrage.

Dans les années 20, les Japonais, comme les Occidentaux, ont produit des films en séries à rebondissements assurés, chronométrés même... ***Mourir comme on rêve*** est un hommage à ces Feuillade japonais (*voir article critique dans le n° 31-32, pp. 54 à 57*). ***Dark Hair*** (*Kurokami*) de Modori Kurisaki est un documentaire remarquablement filmé sur l'importance des cheveux noirs comme emblème de la femme japonaise.

Afternoon Breezes d'Hitoshi Yasaki a été aussi, pour moi, une découverte. Sur un sujet semblable à ***Keiko*** de Claude Gagnon, Yasaki réussit un film langoureux sur les relations amoureuses non résolues entre deux jeunes Japonaises. Le noir et le blanc est très souvent délavé; le cadrage, remarquable, montre entre autres Natsuko épier de loin l'objet de son amour, Mitsu; les dialogues étant quelques peu «déphasés» par rapport à l'image, la réalisation contrôle bien le côté mélo du sujet.

Kohei Oguri s'était fait connaître en 1981-82 par son très bon film ***Muddy River*** (*Rivière de boue*) sur un enfant près d'un canal à Osaka. Dans ***Kayako No Tameni*** (*Pour Kayako*), il traite des problèmes de la minorité coréenne au Japon. La Corée, ex-colonie japonaise a fourni environ 1 million de personnes à l'effort impérialiste du Japon d'avant-guerre. Beaucoup de ces Coréens sont restés, mais les lois de citoyenneté du Japon en font encore des citoyens de seconde zone. En 1957-58, un étudiant universitaire coréen tombe amoureux d'une adolescente japonaise. Par l'utilisation de la langue coréenne dans un film japonais, — ce qui oblige à avoir des «sous-titres» verticaux en japonais —, par une mise en scène très bien contrôlée et une bonne interprétation, Oguri rend hommage à cette minorité.

Les autochtones de l'île d'Okinawa auraient pu avoir droit eux aussi à un réalisateur de la trempe d'Oguri, mais le scénario et la réalisation de Tsuyoshi Takamine dans ***Paradise View*** sont plutôt faibles. Cette tragi-comédie sur les problèmes d'un jeune homme d'Okinawa contient des éléments ethnographiques intéressants en prenant comme référence le choc des cultures, mais le film est décidément fort lourd.

De l'île d'Okinawa, il n'y a qu'un saut pour se rendre à Taïwan ou l'autre Chine. Dans ce pays, le Festival avait déniché une intéressante chronique autobiographique ***A Time to Live and a Time to Die*** (*Tong Nien Wahg Shi*) l'adolescence d'un Chinois de Formose, Aha, et de ses relations avec sa mère, son père, sa grand-mère et ses amis. Cette grand-mère qui le choie est prise à intervalles réguliers d'une envie de retourner dans son village natal en Chine continentale, mais les circonstances politiques font que ce voyage est de plus en plus impossible. Une interprétation naturelle, une mise en scène soignée, font de ce film un moment intéressant du Festival.

À cause de la très longue guerre entre l'Irak et l'Iran, peu de gens attendaient un film de ces deux pays et pourtant ***Le Coureur*** (*Dawandeh*) d'Amir Naderi (1984) nous est parvenu d'Iran. Même sans sous-titres, l'histoire de cet orphelin obligé de courir après tout et de vivre de petits métiers nous parle facilement grâce aux qualités de la réalisation.

GRANDE-BRETAGNE

Dans ***Caravaggio***, Derek Jarman explore la personnalité de Michel-Ange Merisi, peintre du Baroque qui signa ses toiles du nom de Caravaggio, son village natal. Tourné dans des conditions difficiles, le film ne réussit pas pourtant à sortir des relations trop évidentes entre vie et œuvre. Le réalisateur prend prétexte du fait que le Caravage, comme beaucoup de peintres de son temps, peignait les scènes bibliques avec des anachronismes, pour faire des rapprochements entre la situation de l'artiste d'hier et d'aujourd'hui. (On voit par exemple, un critique, auparavant habillé comme au temps du Baroque, dans son bain comme le *Marat* de David, dactylographier un article pour une revue actuelle!) Ces divers clins d'œil sont intéressants et les reconstitutions de peintures bien faites, mais Jarman illustre, et n'explique pas l'importance du peintre et de son clair-obscur dans l'histoire de la peinture.

Hôtel du paradis de Jana Bokowa est un film britannique se passant à Paris et se déroulant en français et en anglais. Film séduisant sur cette «ville de rêve», plein d'espoirs et d'échecs. Le montage par attractions sonores permet de passer facilement entre les diverses histoires qui tournent autour du point central d'un vieil acteur européen revenant à Paris chercher la gloire (et qui dira finalement le texte de son spectacle dans des rencontres de cafés). Jana Bokowa fait preuve ici d'un talent certain.

Dans ***Zina***, Ken McMullen cerne avec beaucop d'acuité les relations entre marxisme et freudisme, entre marxisme et art, entre intuition personnelle et intuition historique par le biais de la vie de Zina Trotsky et de sa relation avec un psychiatre à Berlin au début des années 30. Tout concourt à faire de ***Zina*** un grand film: la photographie, l'interprétation de Domiziana Giordano dans le rôle-titre et de Ian McKellen dans celui du psychiatre.

CANADA

Après ***Zina***, cette terrible morte, ***les Terribles vivantes*** de Dorothy Todd Hénault qui sont trois portraits d'écrivains québécois: Louky Bersianik, Jovette Marchessault et Nicole Brossard. La réalisatrice, par des interviews, par l'illustration de certains textes, montre bien l'originalité de chacune et leur imbriquation dans le mouvement féministe. Le thème de la spirale revient dans chaque discours et est souligné aussi dans la plastique du film.

Les frères Jean et Serge Gagné ont finalement réussi à terminer leur film cinématographiques québécoises. Il manque au film une direction, un sens à ce film-collage. L'histoire de départ est plutôt cégépienne et l'aide que les auteurs ont eu semble leur avoir nui, puisque le film change très souvent de style. On aurait voulu plus de rigueur.